

**EXAMEN DES
PRINCIPES DE LA
MORALE SOCIALE**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649772278

Examen des Principes de la Morale Sociale by Alph. Aulard

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

ALPH. AULARD

**EXAMEN DES
PRINCIPES DE LA
MORALE SOCIALE**

195

EXAMEN

DES PRINCIPES

DE LA MORALE SOCIALE.

A M. DÉSIRÉ NISARD,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

Hommage de mon respectueux
dévouement.

EXAMEN
DES PRINCIPES
DE LA MORALE SOCIALE.

General Library
3.21.45

Usus virtutis est maximus, civitatis
gubernatio.

Cic., de Rep. I. 2.



CHAPITRE I^{er}.

Introduction.

On peut résumer en deux mots les services et la gloire de la philosophie française, pendant la première moitié du XIX^e siècle : elle a réfuté d'une manière définitive la doctrine sensualiste, déjà sérieusement ébranlée par Leibnitz, Reid et les Écossais ; elle a, par de nombreux et remarquables travaux sur l'histoire de la pensée humaine, démontré qu'il y a une méthode vraie, féconde, accessible à tous ; que cette méthode, enseignée

autrefois par Socrate, et par Bacon et Descartes dans les temps modernes, est la seule qui conduise à la vérité ; et que c'est à la pratique ou à la non-observance de cette méthode qu'il faut attribuer les progrès ou les retardements de la science.

Quelques hommes doués d'un admirable sens critique ont mis en lumière et hors de contestation ces deux points importants. Les défenseurs du sensualisme sont convertis ou réduits au silence ; et la méthode qui fait une juste part à l'expérience et à la raison est, sinon universellement pratiquée, du moins universellement admise.

Cette réforme a été populaire. L'opinion publique a prêté main-forte aux philosophes contemporains. Elle les a compris, elle a recueilli leurs paroles, elle a applaudi à leurs succès et salué leur victoire comme une victoire nationale. Par la réfutation définitive de Locke et de son école, la France a triomphé de cette grande rivale qu'elle retrouve sur tous les champs de bataille et qui lui disputait le pacifique empire des idées.

Cependant, il ne faut pas se dissimuler qu'il s'est opéré, depuis quelques années, une profonde transformation dans les esprits. Peu à peu l'enthousiasme s'est refroidi, on s'est éloigné de la philosophie et des philosophes; à l'admiration ardente et passionnée a succédé je ne sais quel sentiment froid que je voudrais appeler une sympathie respectueuse, mais que la vérité me force de nommer de son véritable nom : l'intérêt qui s'attachait aux travaux et aux hommes a fait place à l'indifférence. Le public ne suit plus les cours (sauf de rares et honorables exceptions), et ne lit guère les livres de nos professeurs; on dirait même, tant il se montre dédaigneux, qu'il rougit de les avoir trop admirés.

D'où provient ce changement? comment expliquer ce délaissement de la plus noble des sciences? qui accuserons-nous, le public ou les philosophes? notre génération serait-elle moins élevée, moins capable de comprendre les grandes choses que celle qui l'a précédée? ou doit-on penser que les disciples qui tiennent aujourd'hui le drapeau de la

philosophie française sont indignes de leurs illustres maîtres ?

Nous répondrons franchement : aucune de ces hypothèses n'est vraie. Non, l'esprit national n'a pas changé, le goût du beau et du vrai n'est ni perdu ni altéré; et l'indifférence que l'on montre pour la philosophie n'est point la marque d'un coupable mépris pour les hommes de talent qui la représentent, ou d'une lassitude honteuse. Ce refroidissement si marqué et si général prouve seulement que la philosophie et les philosophes font fausse route.

Tant qu'il a été nécessaire de combattre le dangereux système de Hobbes et d'Helvétius, et de mettre à nu l'absurdité de ses principes ou l'immoralité de ses conséquences; tant qu'il a été nécessaire d'opposer la raison à l'empirisme, l'observation à l'hypothèse, et de fonder la critique sur les monuments mêmes de la philosophie ancienne ou moderne; tant qu'il a paru nécessaire d'étudier, d'expliquer, de commenter le passé, les esprits ont été dociles, attentifs, patients, et l'on pourrait

ajouter que leur patience a été fortement éprouvée.

Mais, à la fin, ils se sont lassés de cette revue rétrospective indéfiniment prolongée. Il leur a semblé qu'il était temps de mettre un terme aux exégèses, aux commentaires et aux traductions, ou du moins de ne pas s'y borner, et qu'ils étaient suffisamment préparés pour des études plus pratiques et ayant un rapport plus étroit avec la vie réelle; et voyant qu'on persistait dans ces études où l'érudition l'emporte même sur la spéculation, ils se sont retirés.

Voilà, selon moi, la véritable raison du discrédit dans lequel la philosophie est tombée. Cette raison explique, en outre, le succès des utopistes. Les hommes inquiets et avides de croyances, ne trouvant rien dans l'école qui répondit aux besoins du moment, ont cherché des maîtres hors de l'école. Et pendant que dans nos chaires publiques on dissertait longuement sur la métaphysique des Éléates ou sur le panthéisme allemand, pendant qu'on écrivait de beaux et savants mémoires sur les langues sémitiques ou sur le nominalisme, des pen-